1re Année. — N° 22. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 1er Décembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez M. Ledoyen et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er Juillet ou du 1er Janvier

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 1er Décembre

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

HUITIÈME LETTRE

Paris, le 25 juillet 1863.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

Chère Clotilde,

— Ainsi que vous le verrez, cette lettre, comme les précédentes, n'est qu'une compilation habile qui me permet de vous exprimer ma foi et mes croyances dans un style auquel je ne saurais atteindre, et avec une éloquence qui fait ressortir ma pauvreté habituelle. Aussi suis-je persuadé que vous apprécierez comme elles le méritent, les pages suivantes que j'emprunte au beau livre de l'*Immortalité* d'Alfred Dumesnil, et qui disent si bien ce que je dirais si mal. —

« Je suppose qu'une mère, se sentant près de mourir, dise à son fils, dans cette inspiration de seconde vue que donne souvent l'approche de la mort :

» Mon enfant, je t'ai élevé pour ce moment où je vais te laisser seul aux prises avec la vie. Mais, avant de nous séparer, je dois te déclarer ce que je sais du mystère de ta destinée. Plus d'une fois, ta curiosité agita devant moi ces problèmes, aujourd'hui, je puis la satisfaire. Mes paroles se graveront d'autant mieux dans ta mémoire qu'elles répondront davantage à ton désir intérieur.

» Réjouis-toi, mon enfant ; Dieu t'a créé de l'abîme sans fond, au moindre degré de l'être, dans le sommeil primitif au sein des ténèbres, et te voilà, par une illumination divine, arrivé à l'état d'homme. D'abord soumis à la fatalité des lois nécessaires qui régissent la matière, tu t'es élevé vers la lumière et la vie à travers le monde inorganique, puis le monde organisé, et dans mon sein tu as passé du règne de la fatalité à celui de la liberté.

» Réjouis-toi, mon enfant, car trois choses naissent à la fois dans le monde : l'homme, la liberté, la lumière.

» Dans cette vie supérieure où Dieu t'a conduit, ne dédaigne jamais cet humble monde des animaux et des plantes, ne méprise pas même la nature qui paraît inanimée, c'est le monde des matériaux organiques que couve et organise sans cesse la bonté de Dieu. Devant ces frères inférieurs qui, enveloppés dans la matière, pourtant aspirent comme toi, n'oublie jamais les mystères de ta longue enfance.

» Dieu, en te créant, t'a doué d'une *personnalité* distincte de tout autre être, force vitale, génie propre, principe propre de mémoire et de perception, vocation personnelle, influx divin, source de tes productions et de tes développements, vie plus ou moins latente dans les mondes inférieurs, conscience plus ou moins active à partir de l'humanité, qui fait de toute créature, à un état quelconque de ses existences, une manifestation, comme il n'y en a pas eu d'identique et comme il n'y en aura jamais, de la beauté, de la grandeur et de la bonté du Créateur. Ainsi Dieu t'a prédestiné de toute éternité à concourir à la joie, à la richesse, à la splendeur de l'univers.

» Voilà pourquoi je t'aimais pour toi-même d'un amour sans bornes : je fus initiée à la pensée de Dieu en toi ; dès cette vie j'ai senti tout cet avenir qui préexistait en toi. Là où personne ne vit, j'ai reconnu Dieu; là où tous ont blâmé, j'ai vu la grandeur de ses desseins, et dans le plus secret de mon cœur, je l'ai remercié de m'avoir choisie pour engendrer celui qu'il a créé pour sa gloire.

» Mais je te dirai pourquoi je t'aime surtout, pourquoi aujourd'hui je voudrais t'enflammer de cette lumière de certitude : c'est que, pauvre créature sortie de la mort, tu restes un être incomplet, une vie débile qui peut s'éteindre et retomber dans le chaos, tant que tu ne seras pas né à la conscience de ton immortelle vie.

» Pour cela je fus en ce monde ta providence, développant la substance matérielle dans laquelle tu fus animé, et ensuite m'efforçant de développer ta connaissance et ta force morale.

» Maintenant, tu es arrivé à l'âge viril tu dois marcher seul et sans lisières. Te voilà prêt pour le combat de la vie. Tu as à conquérir librement ta destinée. Le champ de la lutte est en toi-même, dans l'essor de tes puissances non équilibrées encore. Il est aussi dans la société où tu dois vivre, dans les oppositions et les rapports de ta personnalité avec celle des autres créatures. Ces conflits t'instruisent à te reconnaître, à distinguer ce qui est de toi-même et du monde, et à t'élever à la conscience de ce qui doit être et de ce qui ne doit pas être.

» Voilà le moment que j'ai le plus souhaité et qui devait me causer le plus d'angoisse.

» Entré par la liberté, tu t'élèves ou tu tombes par la liberté. Ta responsabilité est personnelle.

» Ne te plains point du mal que tu trouves en toi. N'en accuse pas Dieu, mais toi-même. Il dérive de l'usage de ta liberté dans une existence antérieure, de l'imperfection d'une créature non ordonnée encore. N'accuse pas Dieu du mal que tu trouves chez les autres : ce sont des créatures qui ont failli comme toi, imparfaites comme toi.

» Le mal, c'est le manque d'équilibre entre un être borné et une âme infinie dans son essence. Il n'y a de durable que le bien. Le mal n'est que par défaut.

» C'est le mal qui fait ta grandeur. Dieu veut de l'homme une personne libre qui conquière par elle-

---

FEUILLETON DE L'AVENIR

DEUX OMBRES A TRAVERS PARIS

(Suite et fin).

LE POÈTE, à l'âme de la jeune fille. — C'est moi qui t'inspirais ces pensées, et voilà que tu m'oublies pour une image. — A l'égoïste : — C'en est fait de tous mes conseils secrets, c'en est fait de mon amour, si nous ne pouvons inspirer à l'homme qui la recherche le sentiment du bien... Il faut qu'il compatisse à cette pieuse misère, et que son cœur se refuse à en profaner la sainteté.

LA DAME VOILÉE. Eh bien, mon enfant, que dirai-je à celui qui m'envoie ?

MARIE. — Dites-lui... oui, dites-lui que je ne puis aimer en ce monde, puisque mes parents ne m'ont légué en héritage que deux enfants à élever et à chérir... (soupirant.) S'il eût été comme moi, pauvre, et qu'il eût voulu accepter la tâche que je me suis imposée... Mais il est riche... Oh ! que je suis malheureuse !

LA DAME VOILÉE, se levant pour sortir. — Il est riche, mais il vous aime... Je lui dirai de venir.

MARIE. — Oh non, madame, je vous en supplie.

UN JEUNE HOMME, entrant vivement. — J'ai tout entendu, mademoiselle, vous m'aimerez, je veux que vous m'aimiez. (à la dame voilée.) Je vous reverrai, madame.

(La dame voilée se retire et ferme la porte.)

MARIE, avec dignité. — Si j'avais un nom, une famille, de la fortune, vous seriez-vous permis de vous présenter ainsi chez moi?

LE JEUNE HOMME. — Mademoiselle !...

MARIE, avec tristesse. — Je n'ai qu'une réputation à conserver sans tache, et vous vous êtes cru le droit de venir me la voler. Le concierge, qui me portait une estime dont le pauvre a besoin, et m'accordait quelques jours, quand je n'étais pas en mesure pour le terme, me croira désormais tombée comme tant d'autres, et, viennent les jours de détresse, je n'aurai plus à compter sur sa pitié.

LE JEUNE HOMME. — Les jours de détresse, aurez-vous à les craindre.

MARIE, avec colère. — C'est à l'estime qu'on me porte, à mon dévouement à mon frère et à ma sœur, que je dois le pain que je gagne. En vous introduisant chez moi, vous m'avez peut-être enlevé tout espoir d'intéresser à mon sort les personnes qui ont bien voulu me confier de la besogne.

LE POÈTE, à la conscience du jeune homme. — Tu as une sœur ; si, comme cette enfant, elle avait à pourvoir à tes besoins et aux siens ; si quelque lâche venait lui dire : A la place d'une affection pure et sainte, celle de ton frère, je t'offre un amour criminel; ses sourires perdus pour toi, je te les paierai avec de l'or, et le pain qu'il mangera sera le prix de ta honte et de la sienne... En voudrais-tu de ce pain, dis-moi ?

LE JEUNE HOMME, à Marie. — Adieu, mademoiselle... ou plutôt, non, au revoir !... J'étais venu chez vous méchant... sans m'en rendre compte peut-être... Je ne m'en vais que pour me rendre digne de vous... La place d'une individualité ne se mesure pas aux yeux de Dieu à la fortune et au nom dont il a reçu le dépôt sacré.

Conclusion.

Carle de Rœstael a depuis quatre ans donné son nom à Marie. Qu'est devenue l'âme du Poète? Peut-être anime-t-elle le corps d'un petit garçon de trois ans, qui dit le soir en fermant les yeux: — Bonne nuit, petit père! bonne nuit, petite mère! — et sème le matin, avec ses charmantes et naïves causeries d'enfant, les sourires et le bonheur au logis paternel.

HONORÉ BENOIST.

même, dans sa lutte contre le mal, le bonheur de le connaître.

» Tout sert à ta victoire, les calamités même dont nous souffrons le plus : les empêchements de notre vie sur terre, l'absence de mémoire de nos existences antérieures et la mort.

» Que la fièvre de tes passions s'allume, que le désir obstiné des choses funestes te possède : ta volonté dévoyée se brisera contre les lois immuables établies par Dieu dans la nature et dans la société où tu dois vivre.

» Que ces déceptions ne t'aient ni éclairé, ni guéri, il dépend de toi de reculer indéfiniment ta destinée, en t'obstinant volontairement dans le mal, jusqu'à ce que par ta souffrance, tu ouvres enfin les yeux à la vérité de la nature.

» Esprit divin, enchaîné dans un corps, en vain ton âme, dans ses élans magnanimes, luttera contre ces liens de la nécessité, héritages de tes vies passées et condition de ta vie présente ; si elle succombe, console-toi : la mort fera ce que tu ne peux accomplir par tes seules forces. Dans une autre existence tu renaîtras avec l'oubli de tes défaites pour que tu recommences la lutte, libre et dégagé d'un souvenir qui t'accablerait jusqu'à ce que tu aies obtenu la victoire.

» Ainsi le *fiat lux* qui t'a suscité du chaos se prononce à chaque moment de la durée de tes existences, et il croît d'efficacité et de puissance en proportion de tes mérites. Ainsi dans cet enfantement de ton être, Dieu te mesure et t'augmente les trésors de son amour par les œuvres mêmes de ta liberté.

» Réjouis-toi, mon enfant, car l'état d'homme, c'est l'héroïsme.

» Si tu es ferme contre le mal, tu iras à une vie meilleure.

» Si tu n'est pas ferme, tu revivras jusqu'à ce que tu sois ferme.

» En tous cas, tu es libre de choisir entre la fatalité et la liberté. Seul arbitre de tes destinées futures, je te regarde avec fierté comme avec angoisse.

» Si par ignorance, par tiédeur pour le bien, par attachement au mal, ou, ce qui est plus grave, par orgueil, par fausseté, par dureté de cœur, tu retombais dans une existence inférieure, Dieu qui a su t'en susciter, saurait bien t'aider à en sortir encore, et je te remets à sa bonté comme je me fie à ta nature dont l'essence est de monter.

» Le savoir, le vouloir, le pouvoir et surtout l'amour, accomplissent quoi que ce soit dans leur connexion avec les choses. Ces victoires commençent dès l'état d'humanité et se continuent éternellement, et quand l'homme a fait tout ce qu'il a pu relativement à son pouvoir, à son vouloir et à son savoir, sa vie ne procède plus de la mort, mais elle procède de la vie.

« Mon enfant, avant que notre pensée s'élève vers ces sphères supérieures où ta destinée doit s'accomplir, j'affirme ce qui est dans ton instinct : l'infranchissable limite qui sépare et séparera toujours Dieu de ses créatures.

« L'homme n'est pas Dieu. L'homme est limité et Dieu ne saurait l'être. L'homme a un commencement pour la conscience et Dieu n'en saurait avoir. L'homme doit passer par des états d'existence de plus en plus heureuse, à cause de son impuissance à supporter une éternité invariable, et Dieu ne saurait changer, car il peut supporter toute chose et cela avec la félicité. Dieu seul est dans son éternité immuable, mais en rapport constant avec l'univers qu'il remplit de sa présence. Ainsi Dieu est à la fois en dehors du monde et dans le monde, dans l'immobilité et dans le mouvement, dans l'éternité et dans le temps. Il est infini en lui-même et fini par rapport au fini.

» Ainsi par la distinction de la créature et du Créateur, liberté en Dieu, liberté en l'homme.

» La vérité de l'homme, c'est la perfectibilité sans limite dans une individualité indestructible.

» Sa mission est de s'épanouir dans l'idée de ce qu'il doit être. Il n'y a que l'immortalité qui puisse remplir son espérance, accomplir tout son désir.

» Le bonheur pour l'homme, c'est le mouvement vers le bien, du bien vers le mieux. La félicité, c'est d'entrer de plus en plus dans la plénitude de sa personnalité propre, et de se rapprocher indéfiniment, dans une éternité mobile et perfectible, de l'idéal que Dieu eut en le créant.

» Ma récompense est celle des mères ici-bas, c'est que Dieu nous permet d'entrevoir son regard sur notre enfant. Oh ! si tu pouvais pressentir le regard de Dieu sur toi, tu en aurais une joie si vraie qu'elle augmenterait toujours. Regarde dans ton cœur, c'est là que Dieu pour toi a déposé son image. Fais-le bien, aime, sois magnanime, et tu sentiras s'ouvrir cette source de production de ton être, effluve de ton génie propre, pourquoi tu existes, pourquoi tu es sacré, béni entre toutes les créatures, pourquoi toutes doivent t'aimer, pourquoi toutes ont besoin de toi.

» Qu'importe, mon enfant, qu'il ne te soit donné encore que d'en jouir rarement ! une fois allumée dans l'homme, cette soif de croître augmente toujours. Qu'importent l'imperfection de ton organisation actuelle, les entraves de ton corps, les limites de ton intelligence ! qu'importent les retards, les troubles, les souffrances, les obstacles de quelque genre que ce soit qui viendront t'assaillir ! — Rien n'est qu'ajourné et elle viendra cette éternité plus heureuse où tu entreras dans la possession de plus en plus complète de ce bon génie que Dieu mit en l'homme.

» Vois les hommes de génie, ceux qui dès la terre ont eu le plus leur âme, ils sont restés dans notre mémoire parce qu'ils furent les bienfaiteurs du monde. Ils n'ont pu sentir en eux l'esprit de Dieu sans le susciter chez les autres.

» Mon enfant, adore avec moi la bonté de Dieu ; la grandeur de chaque homme est d'avoir reçu un génie propre ; — eh bien ! ce don de l'individualité se trouve être, pour l'homme, le plus puissant élément de bonheur, le mobile de toute société, la source de tout amour entre les créatures. Cet Esprit divin ne peut s'éveiller dans un homme, sans se reconnaître chez les autres créatures, comme on ne peut reconnaître Dieu dans un autre sans le sentir en soi, car c'est Dieu, le principe unique, qui se rejoint dans les créatures. Mais si c'est toujours Dieu, c'est dans chaque créature Dieu comme il n'est nulle autre part. Voilà pourquoi, mon enfant, tu ne sentiras jamais si bien Dieu en toi, et comme il n'est qu'en toi, que lorsque tu l'auras reconnu et aimé chez un autre et comme il n'est qu'en lui. D'où il suit que Dieu, principe de l'idéal propre à chaque créature, est le lien d'amour entre toutes les créatures, sans que jamais la créature puisse se confondre en Dieu et les créatures entre elles.

» Dans cette vie toujours croissante que tu auras su conquérir, c'est alors que les amitiés commencées et brisées ici-bas auront toutes leurs puissances, car tu pourras donner et recevoir inépuisablement ce pourquoi l'on t'aima et ce pourquoi tu aimas. De ce que tu inspiras, de ce que tu donnas d'affection, ne crains point de rien perdre. — Mais non, ton amour, croissant avec ta connaissance, s'approfondira indéfiniment dans la personne aimée, embrassant de proche en proche toutes les créatures et s'élevant toujours plus vers Dieu, principe de l'idéal de chaque être.

» Quelle joie de retrouver la mémoire de ce passé qui semble aujourd'hui un vain mot, tant il est perdu pour l'homme ! Quelle joie de dominer son existence entière, en ressaisissant par le souvenir l'unité de sa nature personnelle ! Quelle joie de réunir dans une synthèse de plus en plus lumineuse tous les moments de sa vie épars dans la succession des temps !

» Quelle expérience infinie de sonder à loisir et avec toute clairvoyance les mystères de Dieu dans ses créatures, et cela avec le respect et la reconnaissance pour des âmes qui se sont affranchies par elles-mêmes, par l'amour qu'elles inspirèrent et par la bonté de Dieu !

» Et si dans ces existences d'épreuve, il en restait des âmes qui te fussent chères et sans lesquelles tu ne voudrais pas du bonheur, il te serait donné de revenir à volonté vers elles, de les aider, de les conquérir et de les ramener avec toi dans ta félicité.

» O vous, qui avez tant aimé votre patrie, vous pourrez, comme Jeanne d'Arc, au jour du danger, revenir la sauver ! O vous, qui avez voulu plus de lumière, comme Galilée, vous pourrez revenir la répandre et dévoiler à vos frères les splendeurs de Dieu ! O vous, qui n'avez vécu que pour aimer et consoler ceux qui souffrent, comme le Christ, vous pourrez être le sauveur du monde et manifester dans un homme les trésors de la bonté de Dieu !

» O vous, qui avez laissé votre œuvre inachevée, n'ayez pas de regret, c'est maintenant qu'il vous est possible de l'accomplir. Pour connaître, l'immortalité vous ouvre les espaces et les profondeurs de l'univers ; pour aimer, tout ce qui vit ; pour agir, l'immensité indéfinie de toutes œuvres à entreprendre.

» Car les trois plénitudes de la science pour l'homme seront de passer par tous les états des êtres, de se souvenir de chacune de ces existences et de ses incidents, et de pouvoir revenir à volonté par un état quelconque, en vue de l'expérience et de l'amour.

» Et les trois plénitudes du bonheur seront de participer de toute qualité avec une perfection principale, de posséder toute espèce de génie avec un génie prééminent et d'embrasser tous les êtres dans un même amour et avec un amour en première ligne, savoir l'amour de Dieu

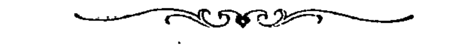
» Mon enfant, Dieu ne nous éclaire de cette foi sublime, qu'afin que nous fassions de cette vie la semence de nos félicités futures. Dans quelque situation que tu te trouves, fais ton devoir et d'un cœur magnanime, et repose toi sur Dieu de ce que tu ne peux comprendre

» A toi de mesurer ta moisson et ta récompense. Quoiqu'il t'arrive, je te laisse un cordial : l'espérance infinie. »

Ces pages ne sont-elles pas dignes d'être rappelées? Ah ! ma cousine, lisez le livre d'où sortent ces fragments et vous m'en remercierez.

Bien à vous.

ALIS D'AMBEL.



CORRESPONDANCE SPIRITE

A monsieur Honoré Benoist.

Cher Monsieur,

Votre dernier article dans l'*Avenir* fait bien voir qu'il n'est nullement besoin d'être adepte du Spiritisme pour en comprendre la doctrine dans toute sa grandeur, dans toute sa pureté, et pour savoir la défendre avec vigueur. Vous n'êtes pas spirite, dites-vous, dans le sens que l'on attache vulgairement à ce mot.... Tant mieux alors ! car c'est une preuve qu'en Spiritisme, comme en tout autre chose, le nom n'a qu'une valeur fort secondaire, et que la connaissance des grandes vérités que renferme cette doctrine est indépendante, pour certains esprits, des phénomènes nécessaires à tant d'autres pour l'acquérir. C'est là un fait qui n'est pas inutile à constater.

Un jour viendra, il n'en faut pas douter, où cette intuition, qui est aujourd'hui l'exception, sera la règle ; mais pour qu'elle devienne la règle il faut qu'elle se développe, et pour cela il faut que l'homme travaille encore à l'acquérir. Permettez-moi donc à ce propos quelques réflexions sur l'importance de la partie expérimentale du Spiritisme dont l'utilité ne vous paraît pas suffisamment démontrée en ce qu'elle n'en compense pas, à votre avis, les inconvénients.

Si vous avez apporté en naissant ce que d'autres n'acquièrent qu'à force de travail, songez que pour posséder ainsi le fruit mûr, il faut que vous ayez cultivé l'arbre antérieurement à cette vie ; Dieu ne fait pas de faveurs, et il ne faut pas se dissimuler que ce que vous n'avez plus à faire sur ce point est encore aujourd'hui la tâche de l'humanité.

Toute connaissance humaine positive ne peut être le produit que de l'expérience. Ce que l'homme n'a pas expérimenté, non seulement il ne le connaît pas, mais vous avez beau le lui enseigner, il n'est pas propre à le comprendre si vous ne le lui faites voir. De là cette inégalité d'aptitudes qui fait que les uns sont totalement réfractaires à tel ou tel enseignement purement théorique, tandis que les autres le saisissent aussitôt et que d'autres,

plus avancés encore, en trouvent la solution dans leur propre fonds.

La morale, qui est le but final de l'humanité, n'est que la résultante de ses connaissances acquises et il n'y a pas, dans l'univers, d'autres connaissances que celles des lois de la nature. Or ces lois n'étant perceptibles à l'homme que par leurs effets, il n'est pas possible d'arriver à les connaître autrement que par l'observation des faits. Supprimez pour l'homme, du moins par la pensée, toute espèce de relation avec le monde extérieur, et vous le voyez rester forcément stationnaire, intellectuellement et moralement, absolument comme la science resterait stationnaire si toute expérience scientifique se trouvait supprimée.

C'est exactement ce qui arriverait pour la propagation du Spiritisme, si les phénomènes physiques se trouvaient arrêtés.

Si l'humanité marche aujourd'hui à grands pas au matérialisme, ce n'est certes pas faute que l'existence de l'âme ne lui ait été affirmée par la révélation et démontrée par le raisonnement; voyez cependant quel succès ont obtenu même les plus belles théories! C'est qu'il manquait la sanction du fait.

La révélation, de son côté, toute puissante à un certain âge de l'humanité, perd toute son autorité le jour où cette humanité devenue adulte ne veut, ou mieux, ne peut plus croire naïvement, mais a besoin de connaître scientifiquement. Aussi dans un tel moment le Spiritisme expérimental, en disant à l'homme devenu raisonneur : Vois, touche et conclus toi-même! a plus fait par ce simple moyen que si tous les prophètes et philosophes spiritualistes de la terre et de toutes les époques eussent reparu à la fois avec de nouvelles théories et de nouvelles révélations. C'est parce qu'aujourd'hui il faut des faits, il faut de la science; l'homme ne veut plus croire sur parole, il veut voir et palper; il est trop avancé pour croire sans comprendre, pas assez pour comprendre sans voir. L'intuition n'est le privilége que de quelques âmes supérieures; ce n'est pas là l'humanité.

Supprimer les phénomènes spirites, en supposant que cela fût au pouvoir de l'homme, ce serait arrêter du même coup le Spiritisme dans sa course rapide, pour ne plus recruter que quelques rares adeptes parmi les intelligences d'élite, absolument comme le fait la philosophie de Jean Reynaud.

On ne saurait nier que la grande majorité des spirites ne doivent leur conviction qu'aux phénomènes physiques dont le résultat a été d'éveiller en eux de nouvelles perceptions qui dormiraient encore, et longtemps peut-être, sans la secousse qui les a mises en mouvement. Combien n'est-il pas d'adeptes aujourd'hui, même parmi les plus fervents, pour lesquels les pages magnifiques du *Livre des Esprits* ont été longtemps lettre close, et qui ne sont arrivés à les comprendre qu'après avoir pâli devant quelqu'un de ces phénomènes *renversants*, selon l'expression en vogue, qui se produisent aujourd'hui de toutes parts? Combien de fois aussi n'ai-je pas entendu dire de la philosophie spirite : c'est beau, c'est admirable, il serait à désirer que cela fût; mais qui nous prouve que cela est?... Ils comprenaient pourtant, ceux qui parlaient ainsi, et cependant ils en seraient restés là!... Lors donc que la logique ne suffit pas à convaincre par elle-même, comment voulez-vous la confirmer autrement que par la preuve *de visu*.

Toute vérité n'est bien acquise que lorsqu'elle l'est scientifiquement. Qui pourrait jamais croire à la théorie de la télégraphie électrique, si cette théorie n'était confirmée par l'expérience ? La science, c'est l'autorité des faits.

Que la fraude s'empare de ces faits, que la cupidité les exploite, que la mauvaise foi les dénature ou que l'exaltation les exagère, ce sont là de ces inconvénients inévitables, sinon nécessaires, dans le milieu où nous vivons; mais les faits n'en existent pas moins et n'en perdent pas pour cela un atome de leur valeur. A combien d'erreurs la charité chrétienne, qui est un principe divin et non un phénomène physique, n'a-t-elle pas donné lieu? à combien de vices n'a-t-elle pas servi de manteau? en est-elle moins la charité et la loi suprême de l'univers? Les sciences physiques ont-elles perdu de leur prestige et de leur autorité parcequ'il y a des bateleurs qui s'intitulent physiciens ?

Tout fait étant le produit d'une loi de la nature, il doit être étudié avec soin, si l'on veut que cette loi soit connue. Et s'il importe au plus haut degré à l'homme de connaître la moindre de ces lois, combien, à plus forte raison, ne lui importe-t-il pas de connaître celle qui seule peut lui dévoiler le mystère de son être.

Quant à la question de vénalité soulevée à l'occasion des frères Davenport, ceci est leur affaire et non celle du Spiritisme. Ces hommes sont médiums ou ne le sont pas : s'ils ne le sont pas, ils rentrent dans la catégorie des habiles; s'ils sont médiums, ils ne sont pas spirites, voilà tout; mais les phénomènes n'en perdent aucunement de leur valeur pour la science. La qualité de médium n'implique nullement celle de spirite, et ils ne sont pas plus coupables en exploitant aujourd'hui une faculté dont ils ignorent la portée morale, qu'ils n'auraient eu de mérite à être brûlés pour elle il y a deux siècles. Un fait naturel est parcequ'il est, et les conséquences morales qui peuvent en découler n'ont pas plus de rapport avec les circonstances étrangères qui l'ont accompagné, que la théorie des étoiles filantes n'en a avec le prix d'acquisition d'une aérolithe. Les frères Davenport, si leur médianimité est vraie, sont tout simplement l'heureux propriétaire dans le champ duquel la pierre céleste est tombée. Ils la vendent au lieu d'en faire hommage à la science, c'est leur droit. S'ils en reçoivent le prix en argent, ils ne le recevront pas autrement, rien de plus simple, et l'humanité n'aura pas de gré à leur en savoir.

Ce qui rend, cher Monsieur, votre susceptibilité extrême à l'endroit des manifestations, c'est que vous considérez le Spiritisme uniquement au point de vue religieux et non au point de vue scientifique. Pour vous, c'est une révélation; pour moi, c'est une science, et partant une certitude inattaquable. La révélation, en effet, a tout à redouter de la fraude, de l'exploitation, de l'erreur; la science n'a rien à craindre de tout cela; elle est la souveraine inébranlable de l'univers, et chacune de ses conquêtes est impérissable.

Aussi le Spiritisme n'est pas pour moi une religion naissante, comme vous l'appelez; les fondements en ont été jetés le jour où le premier secret a été arraché par l'homme à la nature, et chaque découverte qui a suivi a été une pierre superposée. Le Spiritisme n'est pas non plus *une religion*; il est *la religion*, car la religion, c'est la science, la seule chose qui puisse unifier l'humanité; et il est *la religion* parce qu'il est la science, c'est-à-dire la synthèse. Tout ce qui l'a précédé n'était que l'analyse nécessaire, le préliminaire indispensable avant lequel il ne pouvait naturellement venir.

Ne sortons point de là si nous ne voulons point nous exposer à trébucher, et si nous voulons rester inattaquables. Les croyances religieuses fondées sur la simple révélation ont eu leur utilité providentielle en aidant l'humanité enfant à traverser la longue série d'épreuves qui devaient la conduire à la conquête de la science; mais n'oublions pas que ces croyances ont allumé les bûchers et que la science seule les a éteints.

L'erreur peut prévaloir contre la révélation; elle ne prévaudra jamais contre la science! C'est ainsi que j'interprète les paroles du Christ quand il dit que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Église.

La véritable Église du Christ, c'est la morale chrétienne développée par les progrès de la raison éclairée par la science.

P. XAVIER.

15 novembre 1864.

A Monsieur P. Xavier.

Cher Monsieur,

Ma réponse sera bien courte, et, malgré tout le plaisir que j'éprouverais à m'entretenir avec vous, au sujet de votre lettre, je suis obligé de m'incliner devant la besogne, besogne ennuyeuse et pénible, parce qu'elle me prend des instants que je pourrais employer plus utilement peut-être. Les Esprits sont bien heureux de n'avoir pas à se préoccuper des besoins matériels auxquels chacun de nous est soumis.

En écrivant quelques mots que je pensais, je n'espérais qu'une courte réponse, et j'ai eu le bonheur d'éveiller des sympathies. Merci! vous m'avez bien jugé. Oui, je suis de ceux qui croient en un Dieu juste et bon, et se disent, en cherchant un peu plus haut qu'à la surface de notre globe : Je ne suis pas aujourd'hui pour n'être plus demain, et, partant de cette idée consolante, je me résous plus facilement aux mauvais jours, comme je n'estimerais les bons qu'en raison du bien qu'ils me permettraient de faire.

Pourquoi me suis-je rangé du côté des spirites?... Je ne puis dire que je n'en sais rien; ce ne serait pas vrai. Avant d'entendre parler de vous, de votre doctrine, je parlais comme vous. Sans doute ai-je suivi le progrès; car, sans modifier en rien des idées que j'ai trouvées, en naissant, ou plutôt en commençant de discerner, installées au fond de ma conscience, je les ai, sans études spéciales, senties se fortifier d'idées nouvelles. Dussé-je me faire du tort aux yeux des personnes qui veulent bien m'accorder quelque confiance, je confesse mon ignorance de tout ce qu'ont écrit nos plus grands philosophes, que je ne connais que de nom.

Point d'érudition dans le mince bagage qu'il m'est permis de vous offrir; ce que j'avance, je dois le signer, pour n'en laisser à personne une responsabilité qui pourrait n'être pas acceptée.

Est-ce orgueil ou raison? Je n'ai jamais pu me ranger du côté des esprits forts, parce que j'ai toujours cru remarquer que ceux qui ne croient à rien sont amenés à cette croyance par la conscience qu'ils ont de leur nonvaleur. D'ailleurs je sais que la plupart des gens faisant profession d'incrédulité croient tout bas, et qu'ils ne nient Dieu et l'âme que pour n'oser pas les avouer. Pauvres esprits étroits, ils craindraient que l'on pût dire d'eux, s'ils confessaient une croyance : Tiens! ils se croient supérieurs à la brute.

Avant de prendre congé de vous, il est bon que je vous donne ma définition du mot *religion*. En vous répondant, je réponds également à notre cher directeur et à nos collaborateurs connus ou inconnus.

Loin de reléguer au second rang la science en matière religieuse, je n'accepte au contraire que des faits susceptibles d'être démontrés par la science. Les pratiques du culte, je ne les admets point. Ce que je nomme religion, c'est la loi universelle qui impose à l'homme le bien comme but à atteindre, loi destinée à diriger la conscience de l'Asiatique aussi bien que celle de l'Européen, celle de l'Africain aussi bien que celle de l'Américain, loi qui dit à tous les hommes, de quelque secte qu'ils soient : Vous êtes tous frères, aimez-vous. Si vous êtes heureux, montrez à tous votre bonheur, afin de le leur faire partager. Cachez-leur au contraire vos souffrances, qui mettraient en leur cœur un chagrin, une angoisse.

Le *décret* est écrit pour une province, un pays; la *loi* pour un peuple; la *religion* pour tous.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mon dévouement au Spiritisme, et permettez-moi de vous offrir cordialement la main... en esprit.

HONORÉ BENOIST.

17 novembre 1864.

*A M. X. Feyrnet, de l'*ILLUSTRATION.

M. X. Feyrnet a-t-il lu le numéro de l'*Avenir* qui lui est tombé *par hasard* sous les yeux?

A quoi bon? Le sous-titre : *Moniteur du Spiritisme* ne suffit-il pas pour perdre une œuvre dans l'opinion d'un esprit fort? M. Xavier Feyrnet ne pouvait décemment s'abaisser à prendre connaissance d'une humble feuille hebdomadaire, signée de noms inconnus; mais il s'est cru autorisé à l'éclabousser.

Pour une fois peut-être qu'il avait à se servir d'une plume au lieu d'une paire de ciseaux, s'il avait daigné remarquer que le premier article de l'*Avenir*, si bête à son avis, est la reproduction d'une des plus belles pages de Louis Jourdan, sans doute aurait-il admis des circonstances atténuantes. Dame! Louis Jourdan s'est acquis dans la presse, et à bon droit, me semble-t-il, une réputation que ne s'est pas encore faite M. X. Feyrnet.

D'ailleurs, est-ce donc une si grande sottise de dire au malheureux : Quelque pénible que soit pour toi l'existence, supportes-en les rigueurs avec résignation, et reste toujours homme de bien? Les maux que tu souffres te sont imposés en punition d'une existence criminelle, mais espère, si tu sais résister aux sollicitations du mal, en une vie de récompense.

C'est de la folie sans doute de chercher à obtenir, par la promesse d'un avenir au delà du tombeau, l'apaisement des colères et des haines, et de faire germer dans l'âme du pauvre déshérité des biens et des bonheurs de ce monde l'espoir de jours meilleurs, d'existences plus belles!

C'est de la folie de croire que nous sommes autre chose que des machines savamment organisées jetées sans but sur un globe éternel!

Mais n'ont-ils pas eu cette folie, les hommes dont l'histoire nous a pieusement conservé les sublimes doctrines? Le Christ ?.. un fou! — Socrate? Platon ?... des fous! n'est-ce pas? — Et de nos jours Victor Hugo, Lamartine, Jourdan, et tant d'autres?.. des fous! des fous! des fous! L'esprit de ces grandes personnalités?.. Allons donc! M. X. Feyrnet ne croit *pas même* au sien. Et pourtant! Nous ne pouvons êtres passibles de nos sottises, M. X. Feyrnet, si nous ne sommes que des automates.., notre organisme est mauvais, voilà tout. Alors que signifient les mots *vice*, *vertu*? Pourquoi criminel? pourquoi homme de bien!.. Il n'y a là qu'une différence dans la combinaison des organes.

HONORÉ BENOIST

LES MONDES D'ÉPREUVES
ET LES MONDES DE PRÉPARATION

Les druides et Jean Reynaud, l'illustre vulgarisateur de leur doctrine, à notre époque, ne nomment et ne reconnaissent que les mondes d'épreuves et les mondes de bonheur.

Nous avons cru devoir, dans notre ouvrage *Pluralité des existences de l'âme*, qui va paraître, admettre des mondes intermédiaires. Voici notre raison extraite de la page 401 de notre livre.

« Voilà (disons-nous au sortir des mondes d'épreuves) » l'Esprit guéri de ses vices et de ses crimes; mais il » peut rester imparfait et ne pas mériter, de prime abord, » d'être l'ouvrier et le serviteur de Dieu; il peut lui » manquer l'intelligence de ce qu'il faut faire, et le cou- » rage indomptable nécessaire à ses fonctions de fils de » Dieu. Donc, il peut et doit passer par des mondes in- » termédiaires, où il s'instruit dans la connaissance du » Seigneur et fortifie sa moralité.

» Ce sont les mondes de *préparation*, d'où déjà on ne » peut déchoir, et voilà pourquoi nous distinguons ce » second cercle du premier où, tant que l'âme est sou- » mise à des épreuves, elle peut tomber plus bas, tout » en conservant les énergies acquises. C'est aussi en cela » que nous sommes plus complets que les druides et » Jean Reynaud. »

Ainsi, dans tous les mondes d'épreuves qui sont aussi des mondes d'expiations pour toutes les fautes antérieures, où l'on se redresse à la fois pour l'avenir et où l'on s'épure pour le passé, il est possible à l'âme de *déchoir*, quoiqu'elle ne puisse rien perdre de ce qu'elle a acquis, et partant *rétrograder;* mais, arrivée à une certaine limite où elle a mérité d'être affranchie des expiations et des épreuves, elle peut ne pas être mûre de prime saut pour la vie des cieux; elle passe donc plus ou moins de temps à se perfectionner, à se préparer pour la nouvelle vie qui lui est destinée, sans subir les conséquences d'épreuves qui ne sont plus faites pour elle, et sans déchéance possible, puisque la rétrogradation ne l'est jamais.

Voilà mon idée, qui me semble juste et rationnelle, par laquelle je réponds à M. Honoré Benoist. Elle se trouve confirmée par plusieurs communications médianiques; elle est approuvée par notre raison.

ANDRÉ PEZZANI.

DU SPIRITISME INCONSCIENT

Entre la science qui nie et l'Église qui condamne, que faut-il croire?

La science personnifiée dans les corps savants a plus ou moins longtemps nié la circulation du sang, la vaccine, les aérolithes, les paratonnerres, etc., comme elle nie, encore aujourd'hui, le magnétisme et le Spiritisme. Le savant qui procède volontiers par analogie, par induction, en abuse pour lui-même quand il conclut de ce qu'il sait à ce qu'il ignore. Aussi le *veto* scientifique doit-il être commenté, interprété et souvent supprimé.

Pourquoi l'Église condamne-t-elle?

Est-ce que la terre n'aurait plus besoin de l'assistance du ciel? Serions-nous pour le mieux dans le meilleur des mondes? La foi chrétienne serait-elle vraiment au cœur de tous? Ne serait-il plus possible de rencontrer de ces pharisiens qui sont des sépulcres blanchis, qui aiment à tenir la première place dans les banquets et à montrer leurs longues robes sur les places publiques?

En remontant à l'Ancien Testament on voit, en effet, Moïse interdire l'évocation des morts; mais l'Église n'observe pas tout ce que Moïse commande. Moïse fait une loi de la circoncision et prohibe l'usage de certaines viandes qui sont sur toutes nos tables. Contrairement à Moïse, le Christ n'a pas prononcé la mort contre l'adultère, il a brisé le cercle où s'emprisonnait le peuple hébreu, et reconnu pour son peuple l'humanité tout entière.

L'apôtre Saint Jean dit : « N'ajoutez pas foi à toutes sortes d'Esprits; mais éprouvez les Esprits pour voir s'ils sont de Dieu. » Le Spiritisme dit la même chose, en recommandant sans cesse de se mettre en garde contre les Esprits légers, trompeurs et méchants. Le Spiritisme dit aussi : L'arbre se reconnaît au fruit, et prend aussi pour devise celle de l'Évangile : la charité. Nous ne reconnaissons tous qu'un même enseignement, et nous nous rallions tous sous la même bannière avec cette formule: Hors la charité point de salut!

La nouvelle doctrine affirme l'action de la volonté sur la matière et les communications entre les hommes et le monde invisible avec une influence réciproque.

En invoquant un saint vénéré, en nous confiant à ses conseils, en priant pour le repos des morts, que faisons-nous si ce n'est admettre cette corrélation, cette solidarité des deux mondes?

Que fait l'académicien penché sur la tombe d'un ami auquel il adresse ses adieux? Que fait le chef de la Chrétienté, ou plutôt du Catholicisme, lorsque du haut de Saint-Pierre il donne sa bénédiction à la ville et au monde, *urbi et orbi*? Ils font, l'un et l'autre, du Spiritisme sans le savoir.

Votre tout dévoué,
RICHARD.

Galerne, près Tullins, ce 20 novembre 1864.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Groupe des Batignolles

Paris, 12 janvier 1864.

Médium : M. ALFRED DIDIER.

Pour faire suite à mes communications sur l'avenir du Spiritisme, parlons de son influence sur les masses, sur ce que l'on nomme en fin de compte le peuple.

La religion, telle que l'ont entendue la plupart des hommes, est le pouvoir ou plutôt la loi du sentiment et de la morale imposée à côté du pouvoir d'un seul que l'on nomme monarchie. En ce monde, où tout est imparfait et souvent bien en retard, selon les idées et les désirs des hommes supérieurs, les individus doivent profiter même de leurs fautes et de leurs crimes, puis-je même ajouter! Ce qui est détruit sur terre entraîne de nombreuses victimes, comme un fleuve débordé, incohérent dans son cours, enlève tout sur son passage. Mais si la brutalité est une arme quelquefois inévitable, la pensée ne meurt pas pour cela. Luther dans sa révolte, car c'est une révolte que sa désunion d'avec une union réelle, ne laisse pas moins au monde sa protestation énergique contre les violences et les iniquités d'un culte uni, c'est vrai, mais uni pour satisfaire les ambitions terrestres, les avidités gigantesques des podestats et des papes. Tout doit être un exemple pour l'humanité, tout doit profiter à un moment donné de réconciliation et d'éclaircissement.

Nous ne sommes plus au temps où les révolutions, les ambitions démesurées, se font jour pour jeter dans le monde la barbarie et l'incendie; un nouvel Attila social ne parcourra plus la terre sur son coursier de feu, pour abattre les civilisations énormes élevées par les siècles et conservées par l'étude. Non! tout tend au progrès : Toute individualité se révèle, demandant démocratiquement sa large part au siècle, pauvres ou riches, révoltés ou soumis, légers ou penseurs.

Or, quelle religion, disons plutôt qu'elle consolation que la certitude de pouvoir prier assez pour soi-même, de pouvoir par la seule force du sentiment et de la foi consulter et s'instruire à ces sources mêmes que Moïse interdisait au matérialisme brutal des Hébreux, et que le Christ n'avait que faiblement recommandé à la froide et ardente théologie judaïque. Il est donc venu enfin ce temps? elle est donc morte aussi cette grande autocratie religieuse? elle s'éteindra donc avec les derniers ébranlements des consciences? enfin toute autorité religieuse est donc morte?

Non! car l'alliance de la raison et de la foi se fera peu à peu, et l'homme de plus en plus instruit n'élèvera plus sa foi, son sentiment et ses idées, seulement sur ce que lui ont appris les traditions, mais sur ce que lui enseigneront désormais les Esprits, troisième manifestation de Dieu.

Celui qui fut : LAMENNAIS.

Certitude du but

MÉDIUM : Mme COSTEL.

Je viens de parler de choses nécessaires à la pratique de la vie; il ne faut pas confondre le mot *pratique* avec l'usage et l'abus qu'en font ordinairement les hommes. Je veux enseigner ce qui est noble, et non ce qui est bas, parler des intérets moraux, et non des intérêts matériels.

Les premiers sont à la fois les instruments, le moyen, et la fin de l'âme qui seule existe, car le corps est éphémère, il faut donc sacrifier ce qui passe à ce qui demeure pendant la consommation des temps. L'homme sait positivement que le pain est la nourriture de son corps, mais il est plein de doutes sur la nourriture de son âme; pourtant, le père commun l'a distribuée aussi nombreuse, aussi abondante que les épis dans la plaine. Pourquoi ces doutes, ces erreurs, ces tâtonnements? pourquoi vous égarer comme l'ont fait ces ingrats Hébreux, lorsque la colonne lumineuse marche devant vous? — Nous ne la voyons pas, répondent les matérialistes. — Elle rayonne cependant dans la conscience, et par la comparaison des œuvres divines qui sont toutes semblables dans leur commencement, leur progrès et leur déclin. — L'insecte qui vit une minute, le chêne qui résiste aux siècles, les flots eux-mêmes et l'homme qui les maîtrise obéissent tous à la même loi.

Cette uniformité révèle la perfection des moyens et l'élévation du but. Quoi! tant d'art employé pour la formation de l'humanité ne la conduirait qu'au néant? Quoi! la vie multipliée et féconde s'éteindrait tout-à-coup, et le Créateur laisserait stériles les angoisses, les larmes et les aspirations de l'humanité? Cette pensée est un blasphème!

Vous ne marchez que parce que Dieu est votre but, et que le bien et le vrai se déroulent peu à peu devant votre esprit, pour vous conduire par de merveilleuses gradations vers celui qui est le centre rayonnant de l'intelligence. L'incrédulité ou même le doute sont des impuissances morales; les preuves de l'éternité abondent, toute la création révèle une marche ascensionnelle. La vieillesse est le trait final de la vie. Lorsque l'homme a ramassé les connaissances éparses autour de lui, lorsqu'il a dépensé les biens prodigués à sa jeunesse, lorsque les misères et les jouissances sont épuisées, il va continuer sa vie dans une autre sphère. Mais ses douleurs et ses joies l'ont fertilisé et rendu propre à une autre culture. Ainsi, le vigneron taille jusqu'à la racine sa vigne épuisée, mais lorsque vient la saison nouvelle, le cep s'élance, chargé de jeunes pousses, et les âmes prennent un essor qui les rapprochent du Créateur.

Comme le coursier de l'Écriture, hennissez d'espérance et d'allégresse aux révélations du Spiritisme, vous qui êtes conduits vers la terre promise, toute ouverte devant vous.

Celui qui fut : ALFRED DE MUSSET.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BRÉDA.